LE PAIN DE LA DISCORDE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Le pain de la discorde / Claude Coulombe
Nom : Coulombe, Claude, 1959- , auteur
Coulombe, Claude, 1959- | Affaire de famille
Description : Sommaire incomplet : tome 1. Une affaire de famille
Identifiants : Canadiana 20250032902 | ISBN 9782898044861 (vol. 1)
Classification : LCC PS8605.O8894 P35 2025 | CDD C843/.6–dc23

© 2025 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jean-Paul Eid

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

CLAUDE COULOMBE

LE PAIN DE LA DISCORDE

1. Une affaire de famille

LES ÉDITIONS JCL

Du même auteur
aux Éditions JCL

Derrière les apparences, 2025

Comme une fleur solitaire

1. *Le rêve de Marguerite,* 2024
2. *L'éclosion d'Anna,* 2024

Du haut de la falaise

1. *Rue du Petit-Champlain,* 2023
2. *Le cap Diamant,* 2023

Le chant des bruants

1. *Le frère perdu,* 2021
2. *Entre ciel et terre,* 2022
3. *Les alliances improbables,* 2022

La vie à bout de bras

1. *Le dilemme de Laurette,* 2020
2. *La trahison de Simone,* 2020
3. *L'héritage de Maurice,* 2021

J'ai vu mourir Kennedy, 2014

Nous étions invincibles : Témoignage d'un ex-commando,
en collaboration avec Denis Morisset, 2008, 2018

Pour Sophie Michaud, précieuse conseillère,
qui fut la première à me donner les outils me permettant
de plonger dans ma deuxième carrière, celle d'auteur

1

Érigé sur les bords du fleuve Saint-Laurent, le village de Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille était peu peuplé au début du dix-neuvième siècle. Seuls y habitaient quelques Canadiens français, ainsi que des descendants d'Acadiens, dépossédés de leurs terres par l'envahisseur britannique, des décennies plus tôt. L'agriculture qui avait marqué les débuts du village céda tranquillement sa place et, à partir de 1830, l'endroit regorgeait de services et de commerces. Des marchands venaient chercher les surplus des cultivateurs pour les vendre à Québec et à Montréal, tandis que les moulins à scie locaux étaient achetés par la compagnie Price, cheffe de file du commerce du bois.

Malgré son éloignement des grands centres, la vie culturelle et politique du village était foisonnante. En 1837, un député local, Étienne-Paschal Taché, invita les deux chefs du mouvement des patriotes, Louis-Germain Papineau et Augustin-Norbert Morin, à prononcer un discours qui enflamma la foule. Des suites de cet épisode naquit en 1843 une nouvelle Société Saint-Jean-Baptiste, après celles de Montréal et de Québec.

Dès l'adoption de la loi municipale en 1845, c'est sous le nom de Montmagny que fut incorporé le village, et l'arrivée

du train en 1855 acheva de transformer la région, qui joua à partir de ce jour un rôle important dans la vie du Canada de l'époque.

C'est dans cet écrin aux relents de nationalisme et d'autodétermination que Germain Valcourt vit le jour en 1877, sixième enfant et quatrième garçon de sa fratrie. Intelligent et travailleur, il comprit assez vite en grandissant que, comme la plupart de ses amis, il ne travaillerait pas, à l'âge adulte, sur la terre qui l'avait vu naître. La ferme irait à l'aîné de la famille, qui garderait sans doute un de ses frères comme employé, tandis que les autres devraient trouver leur subsistance ailleurs. C'était la normalité de l'époque et peu y trouvaient à redire, bien que ce manque de terres et d'avenir eût mis en branle, vers 1840, un mouvement migratoire qui allait durer presque un siècle. Si certains aboutirent dans les grandes villes de la province, des centaines de milliers de Canadiens français s'exilèrent vers les États-Unis, la majorité ne revenant jamais.

Germain profita de la fête nationale de l'an 1898, alors qu'il venait d'avoir vingt et un ans, pour annoncer à sa famille qu'il quittait Montmagny pour aller à Québec. Sans rancœur, le jeune homme souhaita que son exode soit associé à un jour de fête, puisqu'il s'agissait pour lui d'un nouveau prélude dans sa vie. Malgré cela, sa mère, Émilienne, était atterrée.

— Je ne peux pas croire, mon garçon, que tu t'en vas dans la grande ville. Comment vas-tu survivre ?

— Voyons, maman, vous savez bien que je ne suis pas le premier ni le dernier à partir. Vous m'avez donné un solide bagage, soyez sans crainte, je vais très bien me débrouiller.

— Vas-tu revenir, au moins pour Noël ?

— À ce que je sache, le train voyage toujours entre Montmagny et Québec, on devrait se revoir, lança Germain en riant.

Sa famille se déplaça à la gare le jour de son départ et, cette fois, les rires cédèrent le pas aux larmes, car Germain était aimé des siens. Il monta à bord du train, envoyant longuement la main à sa mère, son père, ses frères et ses sœurs. Tous savaient qu'ils ne reverraient pas le garçon avant plusieurs mois, et ce, s'il revenait aux fêtes, comme promis.

Dès que le convoi s'ébranla, Germain ressentit une certaine fébrilité qui alla en grandissant à l'approche de Lévis, où il descendit pour emprunter le traversier qui le mènerait à sa destination, Québec. Il avait une petite poignée de dollars en poche, en partie donnée par sa mère à condition qu'il n'en parle pas à son père, et l'autre moitié fournie en douce par son père, à condition qu'il n'en parle pas à sa mère.

Le jeune homme savait pertinemment que ce montant ne durerait pas une éternité, et la première tâche à laquelle il s'attela fut de se trouver un travail. Il parcourut la basse-ville, mais peu de propositions étaient attirantes, jusqu'à ce qu'il remarque une offre d'emploi dans la vitrine

de la boulangerie Soulard. Il entra dans le commerce et fut immédiatement séduit par l'odeur du pain frais et des pâtisseries. Il se présenta au boulanger qui, passablement débordé, l'engagea sur-le-champ.

Germain était travaillant et M. Soulard se rendit vite compte qu'il avait embauché une perle. À la fin de sa première journée, il demanda au jeune homme s'il avait un toit pour la nuit.

— Je viens d'arriver, répondit Germain. Je n'ai pas eu le temps de me chercher une chambre.

— Tu ne coucheras quand même pas dehors, répliqua le boulanger, qui lui offrit de dormir sur le sofa de son salon, au moins pour la première nuit.

— C'est bien gentil à vous, mais je ne veux pas m'imposer.

— Non, non, de toute façon, t'avoir dans ma maison m'assurera que tu ne seras pas en retard au travail, demain.

— Sur la ferme, à Montmagny, j'avais l'habitude de me lever à l'aube, monsieur Soulard. Je ne serai jamais en retard.

— Nous verrons bien. Dès demain, je te donnerai l'adresse d'une maison de chambres qui est bien tenue.

En fin de journée, le lendemain, Germain se présenta à l'adresse fournie par M. Soulard et l'endroit lui plut. Il y déménagea son maigre barda et s'installa.

Comme promis, Germain ne fut jamais en retard. Avant le lever du soleil, il se rendait dans l'arrière-boutique pour préparer le pain avec les mêmes quatre ingrédients utilisés

depuis des temps immémoriaux : farine, eau, sel et levure. Suivant les instructions de M. Soulard, il apprit les huit étapes de la fabrication du pain. Le mélange se retrouvait dans le pétrin, puis il y avait le pointage ou le piquage, une phase simple de repos de la pâte, primordiale pour l'amalgame des ingrédients. Seule l'expérience du boulanger permettait de déterminer quand la pâte était prête. D'un simple toucher de la main, il savait si l'on pouvait passer à l'étape suivante.

C'était le moment de la pesée, où la pâte était divisée en pâtons, ayant chacun le poids voulu pour le pain que l'on voulait faire. Venait ensuite le façonnage. C'était à ce stade que le boulanger démontrait sa maîtrise, modelant chaque pâton pour lui donner la forme souhaitée, en long, en rond, en carré et ainsi de suite. Suivait le temps de l'apprêt, une autre pause qui permettait à la levure de faire son travail. Chaque pâton triplait de volume pendant cette période, qui conduisait à l'enfournement, puis à la cuisson et au défournement. Le pain était maintenant prêt à être vendu.

Germain, bien que travaillant, se lassa vite de cette tâche. C'est lorsqu'il apprit à fabriquer les différentes pâtes, brisée, feuilletée, à choux ou filo, qu'il découvrit sa véritable passion, la pâtisserie. De sa main naissaient danoises, éclairs, strudels, tartelettes et profiteroles. Ses tartes furent un succès et, chaque jour, il remplissait les présentoirs qui se vidaient en un tournemain. La renommée de la boulangerie Soulard s'agrandit et, malgré sa promesse, Germain n'eut pas le temps de retourner chez lui pour Noël, trop occupé par son travail. Il s'en excusa dans une lettre envoyée à ses parents.

Bien vite, le propriétaire de la boulangerie eut un souci. Combien de temps cet employé modèle resterait-il avant de vouloir voler de ses propres ailes ? La réponse arriva au printemps de 1900, quand Germain, après deux ans de travail ardu, annonça à son patron qu'il désirait le quitter pour ouvrir son commerce. Pour Soulard, c'était la catastrophe. Il passa de la colère aux larmes, suppliant Germain de demeurer avec lui. Le jeune Valcourt en fut ébranlé, mais sa détermination ne fléchit pas, il souhaitait être son propre patron. Il donna quand même quelques semaines à M. Soulard pour lui trouver un remplaçant, mais ce dernier refusa tous les candidats. À la fin d'une journée, Germain, qui voyait clair dans le jeu de son patron, l'accula au pied du mur.

— Monsieur Soulard, je vous serai éternellement reconnaissant de m'avoir enseigné tout ce que vous savez, mais il me reste huit jours de travail avant mon départ.

— Tu ne peux pas me faire ça, répondit le boulanger, je n'ai pas trouvé de remplaçant.

— Vous avez écarté de très bons candidats…

— Parce qu'ils n'étaient pas à la hauteur.

— Moi aussi, j'étais novice quand j'ai commencé. Vous m'avez donné ma chance, alors il va falloir que vous la donniez à quelqu'un d'autre.

M. Soulard pencha la tête, la secouant de gauche à droite. Il savait que son employé avait raison, mais il répugnait à le laisser partir.

— Huit jours, monsieur Soulard, pas un de plus, l'avertit Germain. Si vous voulez que j'aie le temps d'entraîner un peu le nouveau, il va falloir que vous passiez à l'action.

Dès le lendemain, un nouvel employé fut engagé, ce qui lui confirma que son patron avait délibérément fait traîner l'embauche pour le retenir. Germain pouvait comprendre le sentiment de celui qui se sentait abandonné, mais il ne reviendrait pas sur sa décision.

Durant son dernier jour de travail, M. Soulard ignora Germain, conservant un air boudeur. L'employé qui le remplacerait était à la hauteur, mais rien n'y fit, le boulanger ne digérait toujours pas le départ du jeune Magnymontois. À la fin de son quart de travail, Germain vint cueillir ses effets avant de se porter au-devant de M. Soulard. Il ne souhaitait pas partir en mauvais termes avec le boulanger.

— J'ai terminé, monsieur Soulard. Nous pouvons nous laisser avec une franche poignée de main et garder nos liens intacts, ou je quitte l'endroit en vous tournant le dos, sans regarder en arrière. Que préférez-vous ?

À la surprise de Germain, l'homme s'approcha de lui et l'étreignit, tel un ours, le serrant dans ses bras, les larmes aux yeux.

— Tu vas tellement me manquer. Je ne sais pas comment je vais y arriver. Et si je t'offrais de devenir mon partenaire ?

— C'est bien gentil à vous, mais ça ne fonctionnera pas. Pour moi, il y aurait toujours un patron de trop dans la boîte.

— Tu es ambitieux, mon garçon, c'est bien, mais ne te laisse pas aveugler. Être le patron vient aussi avec son lot de déconvenues.

— Je m'en souviendrai, répondit Germain.

L'ambitieux jeune homme, qui avait méticuleusement économisé une partie de ses payes, s'était déjà trouvé un local sur l'artère commerciale à la mode de Québec, la rue Saint-Joseph. Le loyer était raisonnable, et c'est là que se trouvait la clientèle. Il misa sur le fait qu'à la fin d'une journée de magasinage, les consommateurs souhaiteraient se payer une petite douceur, et c'est exactement ce qui arriva. Il quitta sa chambre pour emménager dans un petit deux et demie, au-dessus de sa pâtisserie-boulangerie, une solution plus pratique.

La boutique, qui ne comptait qu'un vieux comptoir vitré et quelques tables longues, ne désemplissait pas. Il faut dire que Germain ne ménageait pas ses heures. Pour se soulager un peu, il engagea un apprenti. Bientôt, de l'équipement neuf fit son entrée dans l'aire de vente, ainsi que quelques éléments de décoration aux couleurs de la compagnie G. Valcourt incorporée, sa raison sociale.

Germain comprit assez vite qu'il ne pourrait maintenir le rythme de travail avec un seul employé et il en embaucha un deuxième, ce qui lui permit parfois de servir sa clientèle et de se renseigner sur ce qu'elle souhaitait voir dans les présentoirs.

Après un an de croissance, Germain osa un premier geste d'importance et fit l'acquisition du bâtiment abritant son commerce, que le propriétaire avait mis en vente.

Maintenant maître des lieux, il procéda à un premier agrandissement. Bien qu'étant sans crainte, une question se posait : est-ce que les ventes iraient toujours en augmentant ? Le jeune homme devait sans cesse anticiper, prévoir les nouvelles tendances, et cet investissement total dans son travail avait un coût, une absence presque complète de vie sociale. Il était à l'âge où il aurait dû songer à se marier, fonder une famille, mais son énergie et ses pensées étaient entièrement consacrées à son magasin. Il n'avait même plus le temps d'aller voir les siens à Montmagny, malgré les supplications de sa mère.

Bien qu'obnubilé par son entreprise, Germain avait quand même des yeux pour voir et il remarqua assez vite, parmi sa clientèle, une jolie brunette qui venait régulièrement dans son commerce avec sa jeune sœur. Profitant de la rare combinaison de la présence des deux jeunes femmes et d'un moment d'accalmie, Germain alla se présenter et fit ainsi la connaissance d'Élisabeth Lussier, que sa famille surnommait Élisa. Elle était accompagnée de sa benjamine, Catherine, une adolescente moqueuse qui avait déjà remarqué les signes de l'attirance de Germain Valcourt pour son aînée.

Le soir, à la table des Lussier, Catherine demanda l'attention de tous, annonçant haut et fort que la famille se rendrait bientôt à des noces. Cette proclamation très prématurée fut fortement démentie par une Élisabeth rougissante, jurant qu'il était ridicule de croire à une union avec un garçon qu'elle ne connaissait que depuis quelques heures.

— Je vous le dis, moi, Élisa va se marier avec lui, renchérit Catherine.

— Mais veux-tu arrêter avec ces niaiseries ? se choqua Élisabeth. Sinon, dorénavant, j'irai faire les courses seule. Comme ça, je n'aurai plus à entendre tes inventions.

Catherine, déçue, décida de se rasseoir, en dépit du fait que la langue lui démangeait et qu'elle aurait bien fait encore une ou deux remarques. Mais l'idée de ne plus pouvoir sortir avec Élisabeth était un puissant dissuasif. Si elle aimait la taquiner, Catherine vénérait sa grande sœur, qui avait trois ans de plus qu'elle. Élisa réussissait bien à l'école, surtout en mathématiques, une sorte de don qu'elle avait hérité de son père, un comptable agréé. Les religieuses et le curé de la paroisse, Mgr Prévost, n'avaient que de bons mots pour elle. Ces éloges auraient pu être très déplaisants, mais il n'y avait rien de hautain ni de désagréable dans le comportement d'Élisabeth. C'était sans doute aussi pourquoi Germain était attiré par elle.

À la visite suivante des deux sœurs, un Germain débordé n'eut pas le temps de leur parler et il les regarda sortir du magasin avec dépit. C'est alors qu'une idée germa en lui. Pourquoi ne pas proposer à Élisabeth de travailler dans son commerce ? Ce qu'il fit dès qu'il en eut l'occasion. D'abord surprise de l'offre, la jeune femme demanda à y réfléchir et, après en avoir parlé avec ses parents, elle accepta de travailler avec Germain le vendredi et le samedi.

C'est avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles que le jeune entrepreneur accueillit Élisabeth à son premier jour de travail. Il n'aurait pu être plus heureux. Prenant du temps qu'il n'avait pourtant pas, il fit visiter la boutique de fond en comble à sa nouvelle recrue, non sans une certaine fierté.

— Mais tu t'occupes de tout, ici, lui fit remarquer Élisabeth à la fin de la visite.

— Euh… je n'ai pas vraiment le choix, c'est mon nom qui est sur l'enseigne. Je dois voir à ce que ça roule rondement. C'est pourquoi je surveille chaque étape de la préparation du pain et que je veille avec soin à la confection de mes pâtisseries.

— C'est sans doute la recette du succès, mais je n'en reviens pas de la charge de travail, s'exclama Élisabeth.

— Je dois constamment croître ou me résigner à mourir, répondit Germain.

Dans les semaines suivantes, en travaillant à ses côtés, Élisabeth sentit grandir en elle un sentiment d'admiration pour Germain. Ce respect était mutuel, puisque le jeune homme retrouvait chez son employée le même dévouement envers l'entreprise.

La seule déception de Germain, depuis l'ouverture de son magasin, était qu'il n'avait plus aucune nouvelle de M. Soulard, son mentor. Les deux commerces avaient les mêmes heures d'ouverture et le dimanche, après la messe, il était temps de faire la comptabilité avant qu'une nouvelle semaine ne débute ; un véritable horaire de fou.

* * *

Après plusieurs mois à travailler ensemble, il était clair que Germain et Élisabeth se plaisaient. Catherine, qui faisait désormais les courses seule, s'en apercevait, taquinant sa sœur qui ne protestait plus. Hélas, à cause de la charge de travail, les deux jeunes gens ne pouvaient se

voir à l'extérieur, ce qui commençait à peser, leur relation ne pouvant prendre son élan. Ça aurait sans doute continué ainsi, à leur plus grand malheur, si Élisabeth n'avait proposé à Germain de l'aider avec sa comptabilité. D'abord hésitant, il se rendit vite compte du talent de son employée pour les chiffres. Elle abattait en une heure un travail qui lui en prenait cinq. Avec elle, les comptes de la semaine étaient finalisés le samedi en fin de journée, libérant ainsi le dimanche pour des sorties sous le chaperonnage de Catherine. La benjamine se faisait un plaisir de rapporter à sa mère les faits et gestes de l'aînée, ce qui permettait de suivre l'évolution de la relation.

— Finalement, ma Catherine, dit un jour la mère de famille, c'est peut-être toi qui avais raison. Tu étais en avance, mais nous allons sûrement finir par aller aux noces.

— Je suis une voyante, déclara Catherine en riant.

— Mais de ce que tu me dis, répliqua la mère, ce jeune homme semble tellement pris par son travail qu'Élisa risque d'attendre encore un bout avant de recevoir la grande demande.

— Si c'était elle qui pouvait la faire…, déclara Catherine, laissant délibérément sa phrase en suspens pour bien faire comprendre que sa grande sœur serait déjà passée à l'action.

— Voyons, ma Catou, tu sais bien que c'est le privilège de l'homme de demander la femme en mariage. C'est la coutume. Je vais dire un chapelet ce soir pour aider.

Catherine fronça les sourcils. Bien que croyante, elle doutait de l'efficacité d'un tel geste pour forcer Germain à demander sa sœur en mariage. Le temps ferait son œuvre.

Les promenades du dimanche permettaient au couple de se connaître un peu mieux, mais une remarque rebuta Élisabeth.

— Comment ça, tu n'as pas le temps d'aller voir ta famille ! Voyons, Germain, c'est essentiel, la famille. Moi, je ne pourrais envisager de ne pas côtoyer la mienne tous les jours.

— Mais que veux-tu que je fasse ? Elle demeure à Montmagny et moi à Québec. Je suis occupé à longueur d'année, c'est ainsi.

— Tu dis ça comme si c'était une fatalité. On va regarder ensemble comment on peut arranger ça, mais cette année, tu vas aller les voir à Noël.

— Je ne peux pas !

— Germain Valcourt, tu parles comme quelqu'un d'indispensable, et les cimetières sont remplis de gens indispensables. Le magasin sera fermé les 25 et 26 décembre, et je peux certainement m'organiser avec les autres employés pour la journée du 24. Cela te donne trois jours pour aller chez toi.

Germain ne put s'empêcher de sourire. Il aimait la détermination d'Élisabeth, sans compter l'énorme coup de main qu'elle lui donnait pour la paperasse du magasin. Il pouvait sans doute se traîner les pieds et, le 23 décembre, dire qu'il était trop occupé pour partir, mais il savait qu'elle

lui en voudrait terriblement. Donc, il allait plutôt tout faire pour se rendre chez lui, à Montmagny, pour les fêtes de fin d'année 1901. Il savait qu'il ferait des heureux et, pour être tout à fait sincère, lui aussi se réjouissait de revoir les siens.

* * *

Germain n'avait pas anticipé cette réaction de sa part, mais une vague d'émotion le submergea en revoyant sa famille le 24 décembre. Il essuya même une larme. Après avoir serré tout le monde dans ses bras, il alla déposer son sac dans son ancienne chambre avant de revenir dans la cuisine. Le poêle Bélanger rougissait dans la pièce, absorbant tartes et pâtés à la viande qu'on servirait le jour de Noël, sans compter l'énorme dinde que son père avait abattue et déplumée et qui ferait les délices de la maisonnée. L'odeur qui se répandait dans la chaumière lui rappela brièvement celle de son magasin et il adressa une petite prière de remerciement à Élisabeth, qui avait rendu le déplacement possible. Il espérait simplement qu'elle n'était pas débordée par la cohue de cette dernière journée avant la fête de Noël.

Sa mère était écarlate et des gouttes de sueur lui coulaient du front, mais elle n'avait pas perdu le sourire. Aidée des sœurs de Germain, elle s'assurait que tout soit prêt pour le lendemain.

— Je peux donner un coup de main, déclara le nouveau venu.

— Pas d'hommes dans ma cuisine, lui rétorqua sa mère. De toute façon, ajouta-t-elle avec un sourire moqueur, qu'est-ce que tu connais à la pâtisserie ?

— C'est vrai, répondit le jeune homme en riant de bon cœur, je suis un ignorant en la matière.

— Va plutôt rejoindre ton père et tes frères qui viennent de partir vers la grange. Ils fendent du bois qu'on va rentrer dans la maison pour le foyer et le poêle qui bouffent de la bûche comme si c'étaient des biscuits.

— Parfait, je m'y rends.

En arrivant dans la grange, Germain eut la surprise de voir que si quelques bûches avaient été fendues, le travail était suspendu. Son père et ses frères s'étaient plutôt rassemblés autour d'un tonneau vide, viré à l'envers pour servir de table, sur lequel reposaient une bouteille et quelques verres.

— Ah, mon Germain ! dit son père. Tu arrives juste à temps. Viens déguster avec nous la liqueur de la vie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Germain.

— Ça, mon ami, c'est une boisson rare comme de la marde de pape. C'est un p'tit rhum brun qui vient des pays chauds. C'est notre marchand général qui en a eu quelques bouteilles qu'il a vendues à gros prix, le maudit voleur. J'ai payé, mais ça vaut la peine. C'est bien meilleur que du gros gin. On a le droit de se récompenser après une dure année de labeur.

Le père de famille versa un verre à Germain qui, comme le voulait la tradition, l'enfila cul sec. Il toussa un peu, ce qui fit rire ses frères.

— Tu ne me diras pas que ça ne réchauffe pas l'intérieur, lui lança son père.

— En effet, répondit Germain, mais j'avoue que ce n'est pas mauvais du tout.

— Là, tu parles, mon garçon. Tu es bien un Valcourt. Approche ton verre que je t'en serve un autre.

M. Valcourt refit une tournée et, bientôt, les rires fusèrent et ça parla fort dans la grange. Le plus raisonnable fut l'aîné qui recommanda à son père de boucher la bouteille.

— Au prix où vous l'avez payée, le père, ce serait dommage de finir ça en cinq minutes. Gardons-en pour plus tard.

— On peut toujours faire ça, dit M. Valcourt en se tournant vers l'établi près de lui.

Il exhiba une autre bouteille qu'il sortit de sa cachette tel un prestidigitateur.

— Ou on peut la finir, car j'en ai une autre !

— Vous avez acheté deux bouteilles ? s'étonna Germain.

— Es-tu malade ? lui répondit son père. Au prix qu'il les vendait, j'ai préféré lui en voler une. Deux bouteilles pour le prix d'une, c'est une offre que je trouvais plus raisonnable.

Il y eut un petit flottement, mais finalement, tout le monde éclata de rire devant la roublardise du père de famille. Même si ce n'était pas un geste très chrétien, les gens du village connaissaient la perfidie du marchand général, qui ne faisait de cadeau à personne, profitant de chaque occasion pour réaliser un profit. Ce n'était qu'un juste retour des choses.

Après quelques heures de repos, tout le monde se rendit à la messe de minuit. Germain éprouva un profond réconfort en se retrouvant dans la petite église du village pleine à craquer. La cérémonie et les chants religieux accordèrent à l'endroit l'ambiance à laquelle on s'attendait pour célébrer la naissance du Christ.

La bénédiction donnée, tout le monde sortit dans l'air froid et sec. Les chevaux, attelés aux buggys, se mirent à piaffer d'impatience, sachant qu'ils allaient reprendre du service. Les familles se saluèrent, jasant un peu avant que tout le monde ne reprenne le chemin de la maison. Germain n'aurait pu être plus heureux de l'occasion qui lui était fournie de revivre cette période avec les siens. Il était redevable à Élisabeth pour cette chance.